

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 16

Artikel: Onna cousin
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191007>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sez long voyage, quoique à peine remis d'une indisposition.

Il a, en poche, une boîte de pilules portant sur le couvercle cette inscription du pharmacien : *Une pilule toutes les deux heures.*

Notre jeune Lausannois part donc, après mille embrassements et mille recommandations de sa mère en pleurs : « Fais bien attention, mon enfant, tiens-toi bien au chaud!... Prends garde aux courants d'air, mon chéri!... Ne lis pas dans le train, crois-moi, ça te fatiguerait les yeux... Et puis, l'essentiel, mon garçon!... les pilules!... toutes les deux heures... tu sais!... »

A Siviriez, notre voyageur, soigneusement emmitouflé dans un coin des premières, appelle un employé et lui dit d'un air inquiet :

— Je crains tellement de m'endormir, monsieur, que je vous prie instamment de bien vouloir m'avertir quand nous approcherons de Fribourg.

Au moment voulu, l'employé longe le train de wagon en wagon, et se rend auprès du jeune homme qui s'était en effet endormi.

— Hé! m'sieu, nous sommes à Fribourg dans quelques minutes.

— Ah! merci... alors je vais la prendre... Ma mère me l'a bien recommandé.

Et sortant de sa poche la boîte de pilules : « C'est dommage, ajoute-t-il, si vous aviez seulement un demi-verre d'eau... ça glisserait mieux. »

Vous voyez d'ici la figure du complices employé.

POURQUOI M'AIMEZ-VOUS?

II

L'homme dont le père Jérémie venait de faire un portrait si peu flatteur entra en ce moment.

— Bonjour, cousine, cria-t-il du plus loin qu'il aperçut Amélie; puis avec un bon rire franc et sonore, il courut à elle et lui appliqua sur les joues deux vigoureux baisers.

— Pierre, mon bon Pierre! C'est toi, dit joyeusement Amélie.

— Oui, moi Pierre, moi ton cousin, moi ton camarade d'école, moi-même en chair et en os. Oh! mais, morguienne! cousine, comme tu es grande et jolie! Tu nous avait quittés petite fille, sais-tu que te voilà demoiselle maintenant!

Et en prononçant ces mots le paysan pleurait de joie et frottait dans ses robustes mains, auxquelles le travail avait donné la force de l'acier, les mains d'Amélie.

— Te souviens-tu, reprit Pierre, des jours où nous faisions ensemble l'école buissonnière. La crainte du magister, la pensée de ses reproches et de sa férule t'arrachaient quelquefois des larmes; et moi, pour te consoler, je grimpais dans

les arbres partout où se montrait un nid, et, plus fier qu'un roi, je t'apportais le produit de ma chasse.

— Si je m'en souviens!

— Oh! que nous étions heureux! Nous n'avions qu'une volonté, qu'un désir, qu'un bonheur, qu'un chagrin pour nous deux. Puisque tu te souviens de ce temps-là, ne le regrettes-tu pas quelque fois? N'as-tu pas souhaité quelque fois qu'il revienne?

— Oui, souvent, soupira la jeune fille.

— Tu n'as qu'à prononcer un mot, Amélie, et ce temps peut nous être rendu.

— Où veux-tu en venir, Pierre?

— A ceci, cousine, que j'ai vingt-trois ans, deux bons bras et une boutique bien achalandée, que j'ai échappé à la conscription et que je me trouve en âge de prendre femme.

— Eh bien? demanda Amélie dont le cœur battait fort.

— Tu te demandais tout à l'heure pourquoi je suis venu à Paris; je vais te l'expliquer, cousine: j'ai quitté le pays, j'ai laissé ma boutique, j'ai fait cent lieues, j'ai monté cent et quelques marches, je suis entré ici pour te demander: Amélie, veux-tu être ma femme?

— Ta femme! murmura-t-elle, rouge d'émotion.

— Veux-tu être ma femme, ma bonne cousine, voilà ce que je suis venu te dire. Ah! vois-tu: Depuis deux ans que le sort nous a séparés, j'ai souvent pensé à toi; j'ai bien réfléchi, bien examiné, bien pesé le pour et le contre. Je sens que c'est toi que j'aime, que nous serons heureux ensemble et c'est devant Dieu qui m'entend, devant ma mère qui est au ciel, que je te répète: Veux-tu être ma femme?

— Mais... Pierre.

— Que peux-tu m'objecter?

Elle n'avait rien à répondre. Avant de connaître Agénor elle eut accepté avec joie, avec bonheur, la proposition de son cousin. Elle balbutia cependant:

— Ma pauvreté. Je n'ai rien et toi...

— Moi, justement je possède une boutique: elle a suffi à mon père, elle nous suffira. Qu'importe que tu n'aies rien. J'ai de bons bras, une excellente santé et je t'aime.

— Oh! songea Amélie, être la femme de Pierre, ce serait le bonheur. Mais depuis que j'ai perdu Pierre de vue, Agénor s'est présenté. Il compte sur ma promesse. Si je venais à le quitter pour un autre, quel désespoir pour lui! Il en mourrait peut-être.

— Eh bien? reprit Pierre; c'est dit: tu consens, n'est-ce pas?

Amélie hésitait de nouveau. Au même instant la voix d'Agénor, qui chantait un gai refrain, se fit entendre à travers la cloison.

— Non, non, ce mariage est impossible! s'écria la lingère, en repoussant Pierre interdit.

Celui-ci pâlit affreusement et chancela.

— Je vous paraît bien insensé, dit-il en essuyant une larme qui, malgré lui, roula sur sa joue, ma conduite est stupide,

et vous devez bien rire de moi, n'est-ce pas, mademoiselle?

— Pierre, dit Amélie, je serai franche avec toi, il y a deux mois, si tu étais venu à moi, comme aujourd'hui et si tu m'avais parlé alors comme tu viens de me parler, j'aurais mis avec joie ma main dans la tienne; mais maintenant... je suis promise à quelqu'un.

— Prends garde, Amélie, prends garde; on dit que les gars parisiens ont des paroles milleuses sur les lèvres, mais que leur cœur est faux. On dit qu'ils se placent à séduire les fillettes crédules, sauf ensuite à les abandonner.

— Cousin, dit Amélie en relevant fièrement la tête, on n'a jamais failli dans ma famille, et les miens n'ont point à rougir de moi.

— Mais lui? celui dont tu parles t'aime-t-il? t'épousera-t-il?

— Pourquoi non? Il ne m'a rien promis, balbutia Amélie; mais j'ai foi en lui; c'est un cœur loyal.

— N'importe, dit Pierre, je ne croirai à sa loyauté, à la droiture de ses intentions, que le jour où tu m'auras dit: il m'a juré qu'il serait mon mari.

— Et s'il faisait ce serment?

Alors, cousine, comme mon désir est que tu sois heureuse, je partirais le cœur plus léger, et je te dirais: prends celui que tu as choisi et que Dieu te bénisse.

— Entre ici, dit vivement l'ouvrière en ouvrant la porte du petit cabinet noir attenant à la mansarde; j'entends les pas d'Agénor, il vient. Je vais l'interroger sur l'heure; tu pourras te convaincre par toi-même si ses intentions sont loyales et pures.

Francis TESSON.

(La fin au prochain numéro.)

Onna couson.

Onna felhie à marià est soveint on eincablio po on pére et 'na mère, quand lài voudriont trovà on parti et quand le chalands ne sè preseintont pas. Po que l'affèrè aulè bin, faut que cein vignè tot solet et sein que le pareints s'ein mélliéyont. Lè valottets et le dzouvenès pernnettè sè compreignont prao sein avai fauta dè sè férè signo avoué on van, et se faut que cein séyè lè pareints que tsertséyont et qu'einmourdzéyont 'na frequenta-chon, cein ne va rein bin, la māiti dào temps, kā ne faut pas sè déféré de 'na bouébetta coumeint de 'na modze.

Po lè valets qu'ont einvià dè sè toodrè lo cou, cein n'est pas tant molési, kā roudont decé, delé, tantquiè que l'aussont trovà cein que lão convint; mà po lè felhiès, l'est on autre affèrè. Clliao pourrèts luremès sont bin d'obedjès dè dzourè quie; kā le n'ouzont pas coré après lè grachâo; et dái iadzo lo pére et la mère dussont tâlsid'appédzenâ cauquon.

Po cein, dein lo grand mondo, on s'einvitè à soupâ et on fâ on petit ri-

godon aprés, onna petita chàotâie; et quie, on accobiè dài dzouvenès dzeins po essiyì dè lè férè amoratsi; quand cein réussè, tant mì! quand cein ne preind pas, on atteind on autre iadzo.

Dài z'autro tâtsont dè férè einvitàt lão felhiès à n'on batsi à bin à 'na noce, quand sàvont que dài tòts lâi saront. Enfin quiet! tsacon fâ coumeint peinsè, que y'ein a mémameint que vont à l'espousechon dé pè Paris, vai ma fâi!

Y'a on part dè dzo, dein onna petita vela, su France, on vilhio cacapèdzé, reteri dài z'afférès et qu'avâi gaillâ espargni ein tereint lo legnù, viques-sâi solet avoué sa fenna et sa felhie, et l'etiont bin bénhirào, hormi que l'ariont volliu on grachâo po la damuzalla, qu'avâi tant einviâ dè sè mariâ. Mâ nion ne sè preseintâvè, et coumeint ne saviont pas què férè po atteri lè bio lurons, lo brâvo caca-pédzé dit on matin à sa fenna:

— Que deriâ-tou s'on allâvè stu tsauten férè on tor pè l'espousechon dè Paris?

— Oh ne sé pas, se repond la fenna, cein cotè gros et lâi viâo avâi rudo dè mondo.

— Eh bin justameint! peinsâvo que s'on lâi va avoué la bouéba, on lâi porrâi petêtrè trovâ on amoëirào.

— Oh bin ne sé pas! Ne lâi sein dza z'u po lo mémo afférè ein 67 et ein 78, et n'ein pas réussâi; n'ein nion trovâ. Portant se te crâi, on porrâi essiyì onco on iadzo...

Ora, que faront-te? N'ein sé rein. Mâ se l'ont dza menâie ein 67 po lâi tsertsi on boun'ami, cein mè parè on bocon molési que trovéyont on galé sti coup.

Le Semeur. — Sa dernière livraison contient une foule de choses intéressantes; citons, entr'autres, de charmantes productions en vers; un remarquable article sur Lamartine; une étude sur Marcellio (duchesse de Colona); *Vox Victis*, nouvelle; *Fours et Cabales*, etc., etc.

L'Album national suisse, après une courte interruption, vient de publier un numéro double, dans lequel nous remarquons deux juges fédéraux, MM. Morel et Blæsi; le ministre de Suisse à Berlin, M. le colonel Roth, et plusieurs membres de l'Assemblée fédérale: MM. Comtesse et les colonels Rieter et Arnold. Puis de nombreuses personnalités jouant un rôle marquant dans notre vie nationale.

Réponse au problème de samedi: L'escargot arrivera au sommet du poteau dans le courant du 12^e jour. — Ont donné une solution juste: MM. Eugène Bastian, Forel; D. Bettex, Combremont; Gueissaz, coiffeur, Avenches; G. Maurer,

Lausanne; M^{me} Lambelet, Oron; Sandoz-Robert, Locle; Favre-Emery et D. Mayor, Echallens; Lehmann, gendarme, Versoix; Ravy, Tour-de-Peilz; Dietrich, Locle; M^{me} Orange, Genève; Mansueti, Winterthur; Vieille, Billens, Vauthay, Sognens. La prime est échue à M. Ravy.

Une de nos abonnées propose cette jolie charade :

Mon tout, en ta personne, est la grâce accomplie,
Et de toi l'on désire obtenir mon premier,
Afin de rester pour la vie
Ce que veut dire mon dernier.

Prime: Un objet de poche.

Recette.

Gâteau de Pâques. — 6 décil. de crème, trois œufs, une tasse d'amandes pelées et pilées, une tasse de raisins de Corinthe, une tasse de sucre pilé, l'écorce hachée d'un citron et un peu de canelle; on remue bien le tout ensemble, enduit une tourtière de beurre frais, la couvre d'une pâte à gâteaux, met la farce dessus et la cuît au four.

On peut faire, de la même manière, de petites tourtelettes.

(Extrait de la Cuisinière RITZ.)

Boutades.

A la caserne.

Le cuisinier rentre, vers trois heures du matin, passablement... pom-pette; aussi ne peut-il répondre à la sentinelle que d'une voix pâteuse et embarrassée.

— Halte!... qui vive?

— C'... c'est... le cui... cuisinier... pou... pou faire le... chocolat... voilà.

Un de nos abonnés nous écrit:

« La scène d'hôtel que vous avez racontée samedi dernier me rappelle celle de cet Anglais qui devait prendre le train de 4 1/2 heures du matin et avait recommandé au garçon de l'appeler à 4 heures. A 2 heures, celui-ci vient frapper vigoureusement à la porte de l'étranger, qui se réveille en criant: Aoh!... »

— Je viens vous dire que vous pouvez dormir tranquille encore deux heures de temps. »

Des enfants se sont amusés à tirer, près du village, avec un canon de fer blanc, qui a sauté et blessé l'un des petits artilleurs.

Un membre de la Commission des écoles passe par là, leur adresse une remontrance et les interroge avec toute la gravité et le sérieux d'un juge d'instruction:

— Voyons, Barbey, qui a fourni la poudre?

— Je crois que c'est moi, m'sieu.
— Et toi, Dubuis, qu'as-tu fait?
— J'ai regardé, m'sieu.

— Et toi, Ferdinand, raconte-moi un peu ce qui s'est passé.

— J'ai rien vu, m'sieu, j'ai seulement entendu.

— Viens ici, Candaux, et parle-moi plus franchement. Étais-tu présent lorsque le canon a sauté?

— Oui, m'sieu.

— Eh bien, quand a-t-il sauté, mon enfant?... est-ce au dernier coup?...

— J'sais pas bien, m'sieu.

— Vous êtes tous des sots, et je vous retrouverai!

A propos des vacances de Pâques:

Le fils d'un juge d'instruction se plaint de ce qu'on lui a donné des devoirs à faire pendant les vacances.

Le père lui reproche sa paresse.

— Eh bien? Et toi, papa, s'écrie le lycéen, quand tu es en vacances, est-ce qu'on te fait emporter des criminels à juger?

M. Anatole Calino, fils, est en train de faire ses treize jours dans un régiment en garnison à Nevers.

Il écrivait récemment à son respectable père :

« Figure-toi que la caserne est en haut d'une montée tellement escarpée qu'on est obligé de laisser en bas son sac et son fusil... et de revenir les chercher. »

Un missionnaire était invité à dîner chez un riche particulier dont les filles, vêtues à la dernière mode, étaient si décolletées, que le père crut devoir quelque explication au prêtre à ce sujet. « Oh! réplique-t-il, ces dames n'ont pas besoin de se gêner pour moi; j'en ai bien vu d'autres pendant dix ans passés au milieu des sauvages! » — Tableau!

L. MONNET.

Papeterie L. Monnet

rue Pépinet, 3, Lausanne.

Cartes de visite très soignées et livrées promptement, faire-part, menus, circulaires, factures, enveloppes avec raison de commerce, têtes de lettres, etc.

Livre pour comptes de ménage, valable pour 4 ans. Prix : 2 fr.

Favey et Grognuz, 4^{me} édition augmentée de nombreux détails. Prix 2 fr.

Albums, buvards, serviettes, papeteries. — Sacs d'écoles — Porte-monnaie, porte-feuilles, encriers de poche.

Registres et copies de lettres, presses à copier.

LA BONNE CUISINIÈRE BOURGEOISE, par M^{me} Ritz, le plus simple et le plus pratique des livres de cuisine, 1 vol. de plus de 400 pages, prix : 4 fr.

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUP-HOWARD.